

Revue de Presse
Le Pain Dur de Claudel
Mise en scène Salomé Broussky

le pain dur

de

Paul Claudel

mise en scène

Salomé Broussky

avec

Daniel Martin, Sarah Jane Sauvegrain,
Marilou Aussilloux, Étienne Galharague.

du 2 au 26 Février . Théâtre Les Déchargeurs

www.on-s-en-occupe.com



Contact presse
Catherine Guizard La Strada & Cies
0660432113 lastrada.cguizard@gmail.com

Liste Presse Le Pain Dur

Le 2 février

Marek Ocena / Theatre & co, 1 invitation

Gérald Rossi / L'humanité, 2 invitation s

Dany Toubiana / La SOuriscène, 1 invitation

Claudine Arrazat / theatreclau 1 invit

Pierre François / Holybuzz 1 invit

Christine Friedel / Theatre du blog

Le 3 février

Jean-Pierre Haddad / La lettre du SNES, 1 invitation

~~Jacques Nerson / L'obs, 1 invitation~~

David Rofé Sarfati / Toute la culture 2 invites

Igor Hansen Love / Sceneweb ,

4 fevrier

Emmanuelle Bouchez / Telerama

9 FEV

Fanny Bleichner / RFI emission pour le 18FEV

Nicolas Arnstam / Froggys Delights

Anne Gouinguenet / Sortie à Paris

10 fev

Bruno Fougnes / la Revue du spectacle

Yves Poey / de la cour au jardin, 1 invitation

Florian Ques / sorties culturelles TETU

Le 11 février

Sarah Franck / Arts Chipels, 1 invitation

Margaux SEUX/ TETU

16 fev

Yonnel Liegeois / Chantiers de Culture 1invt

Jean Pierre Leonardini / l'humanité

17 fev

Baudoin Eschapasse / le Point 1invt

Le 18 février

Véronique Hotte / Hotello , Webthea 1 invit

Jean-Pierre Thibaudat / Mediapart 1 invit

19fev

Léa Goujon / Drafty Curiosity

26fev

Sylvie Boursier / Double Marge 1 invit

Le Pain dur, la beauté du gros plan



Photo Christophe Raynaud de Lage

Dans l'intimité du théâtre des déchargeurs, Salomé Broussky met en scène cette pièce de Paul Claudel avec intensité et justesse.

C'est une pièce d'une noirceur infinie dont l'intrigue se raconte comme un polar. Au départ, il y a trois jeunes personnages ; tous convoitent l'argent d'un vieil homme peu recommandable. À l'arrivée, il y a un mort ; un parricide, forcément épouvantable. Mais l'horreur de cette histoire n'est pas tant causée par le crime en lui-même que par la façon dont Paul Claudel compose ses protagonistes et les tristes relations qui vont les unir – ou plutôt les désunir -. Il y a ce père âgé, carnassier et libidineux, qui voudrait jouir de son pouvoir jusqu'au bout. Son fils, endetté et amoureux, qui revient des colonies pour rembourser ses dus. Sa compagne, rusée mais frustrée, qui subit le joug d'un patriarcat moribond. Et une femme polonaise, promise au fils, fiévreuse et obstinée, en quête d'argent pour libérer son pays. Les jeunes feront tomber le vieil homme. Mais à quoi bon ? Ici, malgré les liens du sang

et du désir, c'est chacun pour soi, pour le meilleur et surtout pour le pire. Ici, la réussite se solde par les compromissions de l'âme.

Cette affaire, rarement jouée, se donne sur la toute petite scène du Théâtre des Déchargeurs, à Paris. Le décor est minimaliste – quelques livres, un grand chandelier, une chaise à bascule, un crucifix retourné – ; de quoi se plonger dans l'époque du règne de Louis-Philippe ; les moyens sont précaires – aucun effet de lumière, on entend le son de la pluie par moments – et pourtant, tout est là : l'intensité des sentiments, le suspense de l'intrigue et la beauté de cette langue qui nous mène au naufrage de l'égoïsme.

La dimension du lieu, évidemment, participe au charme du spectacle. On a l'impression d'assister à une pièce en appartement ; comme si ces gens ne jouaient rien que pour nous. **C'est un théâtre du gros plan, rare et délicat, qui se dévoile jusque sur les traits des visages et dans le fond des regards.** C'est aussi le triomphe de la modestie, de la justesse et de l'intelligence d'une troupe dirigée par Salomé Broussky qui signe un travail remarquable. La metteuse en scène qui est aussi autrice – sa pièce *Mademoiselle L* avait été lue à la Comédie-Française en 2010 par Michel Favory – poursuit avec Claudel, son travail au plateau débuté en 2017 avec *La Révolte* de Villers de l'Isle-Adam.

Igor Hansen-Love – Sceneweb.fr le 6 février 22



Théâtre Les Déchargeurs : Le Pain dur

Le Pain dur de Paul Claudel (1918) est le second volet d'une vaste trilogie sur la famille des Coufontaine, s'insérant respectivement entre les drames *L'Otage* (1911) et *Le Père humilié* (1920). La compagnie La Grande Ourse le met à l'honneur dans une brillante mise en scène de Salomé Broussky présentée au théâtre Les Déchargeurs (≥) : c'est une création vibrante d'émotions qui surprend par une dynamique entraînante. Le théâtre de Claudel n'est pas celui qui suscite un grand enthousiasme de spectateurs férus de passions fortes : il ennue généralement à cause des longueurs engendrées par des tirades interminables qui ne séduisent pas vraiment sur scène malgré leur indéniable force poétique, transcendée par le rythme cadencé du « vers » claudélien. On préfère paradoxalement les apprécier dans l'intimité bouleversante d'une lecture silencieuse. Avec *Le Pain dur*, qui fait partie d'une fresque familiale déroulée en trois temps différents et qui s'inscrit par-là dans un temps épique, on peut rapidement être découragé par le volume du texte et avoir ainsi l'impression de ne pas appréhender les enjeux de l'histoire faute de connaître les autres volets. Salomé Broussky, avec sa création aussi savoureuse que mordante, nous persuade cependant du contraire : porter *Le Pain dur* sur scène peut réussir grâce à l'invention d'une action scénique foudroyante, sans temps mort et sans essoufflement.



Le Pain dur de Paul Claudel, mise en scène par Salomé Broussky, Théâtre Les Déchargeurs, 2022.

Au cœur de l'histoire du *Pain dur* se trouve un étrange parricide, passé inaperçu, dans la mesure où la mort du comte Turelure est attribuée à une simple crise cardiaque : personne ne saura, sauf Louis et la comtesse Lumîr, que cet accident a été provoqué par deux balles manquées qu'a tirées ce fils détesté pour se venger d'un père avaricieux et libidineux. Ce parricide qui intervient vers la fin du second acte relie les deux temps de l'histoire en débloquent la situation et en redessinant par-là les rapports de force entre les personnages obnubilés par un pressent besoin de l'argent qui doit leur permettre d'accéder à une certaine plénitude existentielle. S'ils déclarent tous, à un moment donné, qu'ils ne croient pas en Dieu, l'argent paraît s'être substitué à ce Dieu mort aussi bien dans le microcosme de la famille des Coûfontaine que sur le plan politique représenté par les aspirations de la comtesse Lumîr âprement déterminée à se battre pour la cause de la Pologne. Ils sont tous prêts à tout entreprendre, à sacrifier l'amour, la foi, l'honnêteté, à se sacrifier eux-mêmes, pour obtenir cet argent après lequel ils courent avec une frénésie désespérée.



Le Pain dur de Paul Claudel, mise en scène par Salomé Broussky, Théâtre Les Déchargeurs, 2022.

Salomé Broussky imagine pour son *Pain dur* une scénographie très épurée, relevée par quelques objets hautement symboliques. Un fauteuil en bois placé au milieu de la scène et des tapis clairs qui recouvrent le plateau aident d'abord à situer l'action dans une pièce imprécise de la propriété du comte Turelure. Plusieurs livres entassés sur le devant de la scène et une grande croix en bronze, laissée à l'abandon, au fond, renvoient sans doute à l'ancienne bibliothèque du monastère des Coûfontaine, indiquée par Claudel dans la didascalie initiale comme le lieu de l'action. Un grand chandelier juif, allumé et manipulé à plusieurs reprises par Sichel, complète enfin ce décor dépouillé, qui traduit le vide de ce lieu dont le Dieu est renvoyé

pour laisser sa place à l'intérêt et à l'argent. Les beaux costumes qui frappent par des couleurs saturées et des contrastes bien prononcés détonnent spectaculairement avec ce vide métaphysique tout en extériorisant les passions et le statut des personnages.

Dans ce saisissant jeu de couleurs, quatre comédiens créent cinq personnages fortement individualisés grâce aux postures maîtrisées qui mettent à nu leurs états d'âme. Sarah Jane Sauvegrain, dans le rôle de Sichel, donne à cette femme entretenue et intrigante, disposée à renier sans scrupules sa foi et ses origines pour se marier *in extremis* avec Louis, un ton incisif rehaussé par une assurance alerte et une attitude suspicieuse qui révèlent en demi-teinte son caractère calculateur. Daniel Martin incarne le vieux comte Turelure avec une ardeur diabolique : ses mouvements et ses gestes agiles, empreints d'une certaine théâtralité, traduisent amplement l'orgueil et l'appétit sexuel de ce personnage cruel qui se plaît à coincer les autres. Daniel Martin pousse son interprétation à une certaine forme de sadisme feutré qui cache subtilement une peur bleue devant la mort. Il crée également Ali, père de Sichel, en lui donnant un air hébété, quasi imbécile, à l'opposé du comte bien éveillé. Étienne Galharague, dans le rôle de Louis anxieusement attendu pendant un acte et demi, surprend par son allure juvénile d'une fraîcheur farouche : déstabilisé par la haine du père et par les détours de Lumîr, son Louis paraît douloureusement ballotter entre des émotions opposées, tout en manque de repères, et ce, même quand il prend maladroitement la place de ce père qu'il a tué. Marilou Aussilloux, enfin, est une énigmatique comtesse en proie à une profonde souffrance exprimée grâce à une étonnante palette de tons variés. Le jeu de Marilou Aussilloux nous persuade que sa comtesse, malgré une douleur réelle et un amour sincère, ne perd jamais de vue ses intérêts : ce contraste rendu avec bravoure range Lumîr parmi ces princesses quasi cornéliennes qui, douées d'une sensibilité moderne, bouleversent en émouvant.



Le Pain dur de Paul Claudel, mise en scène par Salomé Broussky, Théâtre Les Déchargeurs, 2022.

Sur cet échiquier coloré, bousculé par des passions intéressées, les personnages se meuvent inlassablement sans jamais trouver un moment de répit. Dès l'entrée sur scène, sous une pluie battante qui ouvre l'action et termine chacun des trois actes, les comédiens se laissent aller à un jeu souple empreint d'une sensualité parfois convulsive, parfois fébrile et inquiète. Si les rencontres entre Lumîr et Louis se trouvent innervées de cette attirance haletante qui les met aux prises avec leurs intérêts, les avances et les propositions du vieux comte introduisent d'emblée dans l'action une ambiance troublante, remplie de sentiments négatifs qui plongent les autres dans des situations déroutantes, moralement discutables ou carrément immorales. Les quatre comédiens dirigés par Salomé Broussky mettent ainsi en œuvre une action palpitante, intense, ponctuée par des surprises quant aux attitudes adoptées, relancée régulièrement par des variations raffinées qui confèrent aux propos et aux gestes une force déconcertante pour tenir le spectateur en haleine du début à la fin.

***Le Pain dur* dans la mise en scène de Salomé Broussky nous entraîne ainsi irrésistiblement dans le tourbillon passionnel d'une action dramatique soutenue par des questions tant métaphysiques que politiques et morales. Si cette action renferme quelque chose de sombre et troublant qui fait froid dans le dos, le jeu des quatre comédiens la transcende fiévreusement pour remuer les sensibilités des spectateurs confrontés à une histoire glaçante dans l'intimité poignante du théâtre Les Déchargeurs.**



critiquetheatreclau.com

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi , quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

Le Pain Dur texte Paul Claudel mise en scène Salomé Broussky

4 Février 2022



©Christophe Renaud Delage

Poétique, Captivant, Éloquent

Le Pain dur 1915 est la pièce centrale d'une trilogie, L'otage 1911, Le Père humilié 1920. Claudel nous brosse le dur portrait d'une famille Française, les Coûfontaine.

Dans Pain dur, nous sommes sous le règne de Louis-Philippe, c'est la conquête de l'Algérie, l'industrie prospère, de nouvelles lignes de chemin de fer sont créés.

©Christophe Renaud Delage

Turelure arriviste capitaliste, ancien serviteur devenu préfet est maintenant un vieux monsieur défraîchi mais toujours aussi tyrannique, manipulateur et cupide avec les siens. Il déteste son fils Louis dont les sentiments sont réciproques.

Sichel sa maitresse Juive dont le père est en affaire avec Turelure aimerait se libérer de cette emprise mais.....

« je demande à m'arracher de ce ghettoet je n'espère qu'en moi-même, et je sais qu'il n'y a qu'une vie. Je suis une femme »

Louis officier lors la conquête de l'Algérie, a essayer de bâtir un domaine en ce pays et d'oublier sa filiation avec Turelure. Ce fut difficile, il a dû emprunter « *dix mille francs* » à sa jeune fiancée polonaise Lumîr.

Lumîr souhaite récupérer cet argent pour collaborer à la libération de son pays. Cet argent ne lui appartient pas.

L'intrigue va tournée autour de ces « *Dix mille francs* ». Turelure se retrouve confronté à trois protagonistes.

Sichel qui veut se libérer et vivre sa vie de femme.

Lumîr qui lutte pour l'indépendance de son pays.

Louis qui veut se faire une place au soleil dans cette nouvelle colonie Algérie.



©Christophe Renaud Delage

La scénographie de Salomé Broussky est symbolique, en fond de plateau les portraits de Louis -Philippe ont remplacé un crucifie qui git au sol, à l'abandon contre le mur... la mise en scène est orchestrée avec minutie. Nous sommes captivés.

Les comédiens nous entraînent avec grand brio de par leurs talents dans cette conspiration assassine.

Marillou Aussilloux incarne avec grande justesse et subtilité Lumîr, elle nous enchante et nous émeut.

Etienne Galharague se fonde dans le personnage de Louis indolent avec aisance et finesse.

Daniel Martin joue avec conviction Turelure impitoyable avec Louis et aguicheur avec Lumîr.

Sarah Jane Sauvegrain est une magnifique et agile Sichel qui nous réjouit.

Beau moment de théâtre.

Claudine Arrazat

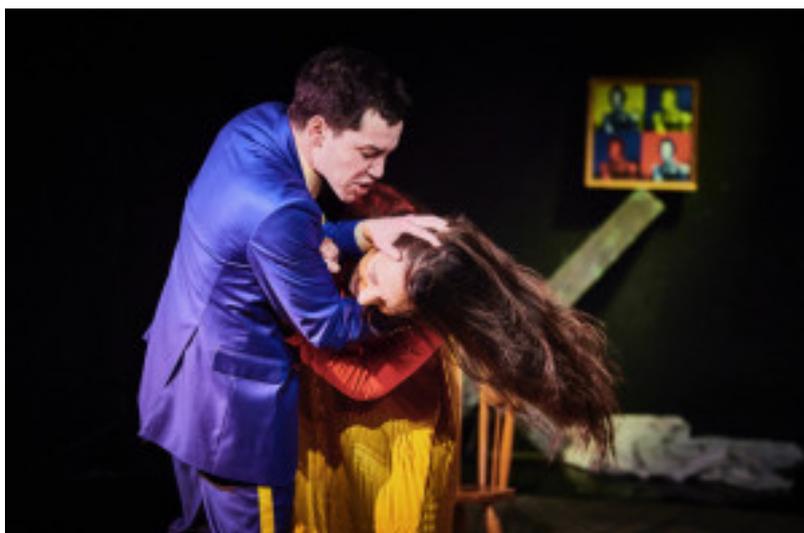


Théâtre du blog

Le Pain dur de Paul Claudel, mise en scène de Salomé Broussky

Où en sommes-nous avec l'Histoire ? Ici, après la Révolution française, les vieilles familles aristocratiques comme les Coûfontaine sont confrontées à la nouvelle bourgeoisie héritière de la Terreur, incarnée ici par Toussaint Turelure. Nous le retrouvons sous le règne du « roi bourgeois » Louis-Philippe et de son ministre Guizot, immortalisé par son simpliste et efficace : « Enrichissez-vous ». Voilà pour le temps de la fiction. Paul Claudel écrit cette pièce à la veille de la Grande Guerre, pendant l'extraordinaire développement industriel et urbain de toute l'Europe. Ce qui nous mène tout droit à notre époque où les profits des très riches se sont accrus en ces temps de pandémie. Mettre en scène *Le Pain dur* aujourd'hui, c'est entrer de façon brutale dans la question de l'argent qui ne relève même plus de l'économie et de la guerre de « tous contre tous ».

Chez Paul Claudel, aucune lutte des classes mais le combat de chacun contre chacun, avec alliances, renversements, immobilisation et circulation de l'argent. Louis, le fils que Toussaint Turelure a obtenu de Sygne de Coûfontaine. Il essaye de faire fortune grâce à la colonisation en Algérie : nous sommes censés être sous Louis-Philippe et la pièce a été écrite entre 1913 et 1915, donc après l'exposition coloniale de 1907. Turelure doit dix mille francs à sa fiancée, la comtesse Loumir qui veut sauver son pays, la Pologne : c'est-à-dire « nulle part » déjà au temps de Balzac, puis en 1896 quand Alfred Jarry écrit *Ubu*. Et ces dix mille francs, l'incroyable Turelure les porte sur lui et ne les lâchera qu'en échange de la chair fraîche de Loumir... Après une fin due à une brutale crise cardiaque, sa fortune reviendra non à son fils Louis mais à Sichel, la belle maîtresse juive maltraitée... Chacun est seul, obsédé par ce qu'il croit être sa tâche et sa liberté : Turelure veut régner par l'argent, Loumir en a besoin pour sauver la Pologne, Louis, le fils, pour développer son entreprise agricole, Sichel, née Rachel et rebaptisée (!) ironiquement par son tyran, elle, veut trouver un nom et une lignée, en trahissant son père au passage, comme la Jessica du *Marchand de Venise*.



© Christophe Raynaud de Lage

La mise en scène de Salomé Broussky et le jeu des comédiens portent cette lutte à un point d'incandescence des plus réjouissants. Sur la petite scène des Déchargeurs, se resserrent conflits et bras de fer et l'énergie ne faiblit jamais. Paul Claudel ne cherche pas à sauver ses personnages: cela permet aux acteurs de frapper fort et juste, de nous surprendre. Loumir (Marilou Aussiloux), douce et tendre ? Jamais : elle a la force «par delà le bien et le mal» de sa résolution. Louis (Etienne Galharague), brave jeune premier? Héritier passif, devenant au besoin, roi du volte-face. Sichel (Sarah-Jane Sauvegrain), victime de la perversité de Turelure ? Jamais : elle sait encaisser, à tous les sens du terme, jusqu'à voir son plan accompli... Elle peut alors se permettre d'être sublime de désintéressement. Le plus attachant est bien entendu ce Toussaint Turelure. Lâche, cynique, calculateur, opportuniste avec génie et vertus du même acabit. Personne n'aura sa peau, sinon une bête crise cardiaque. Joué par Daniel Martin, une boule d'énergie, d'humour et d'intelligence qui est aussi Ali Habenichts, le père de Sichel...

La pièce est assez forte pour se passer de commentaires dramaturgiques. Dans la didascalie, Paul Claudel indique comme accessoires des livres répandus par terre, un portrait du Roi Louis-Philippe et un grand crucifix de bronze qui sera vendu au poids du métal. Ici abandonné en fond de scène et Salomé Broussky a eu la bonne idée de déborder un peu le cadre étroit du plateau en plaçant un banc de jardin et un fauteuil rustique pour figurer le trône du maître : les corps des acteurs et la boîte à jouer définissent l'espace mais nous faisons la grimace devant ces costumes de couleur vive, plus faits pour une grande scène. Vus de près, ils ne font pas sens et donneraient plutôt envie d'écouter le texte les yeux fermés ! Mais ce serait dommage vu l'engagement physique des interprètes...

Pour notre bonheur, Paul Claudel le diplomate nous a menés où il voulait, avec une vision historique de l'Europe fondée sur ces quatre personnages. Et Paul Claudel le catholique prend un malin plaisir à constater la perte de la spiritualité et le triomphe de l'argent. Une belle démonstration sans morale, cruelle, surprenante et forcément drôle.

Christine Friedel

Théâtre des Déchargeurs, 3 rue des Déchargeurs, Paris (I er). T. : 01 42 36 00 50.



«Le pain dur»

Dureté de Claudel

10 février 2022



Paul Claudel était-il *dur* ? Dur comme le pain dur ou comme le marbre ? Dur comme un frère qui fit interner durant trente ans sa sœur sculptrice parce qu'il craignait pour la réputation familiale qu'on la dise folle ? S'est-il rendu compte que cet enfermement-même valait déclaration ? Dur comme celui qui n'alla pas à ses obsèques et lui refusa toute sépulture ? Avait-il la dureté d'un catholique conservateur aigri, forcé de constater la régression du religieux. Nietzsche avait prévenu au siècle dernier en annonçant *la mort de Dieu* : fin du primat des valeurs chrétiennes dans la société bourgeoise.

Dans *Le pain dur* (1914), deuxième opus de sa *Trilogie des Coûfontaine*, coincé entre *L'otage* et *Le père humilié*, l'écrivain poursuit son obsession : sans religion les humains seraient voués à des comportements vils et basement intéressés. Dans la pièce, le comte au nom ridicule de Turelure (ancien sans culotte promu à une noblesse frelatée), son fils Louis, un capitaine endetté rêvant de faire fortune en Algérie, Sichel, une juive émancipée maîtresse du comte et

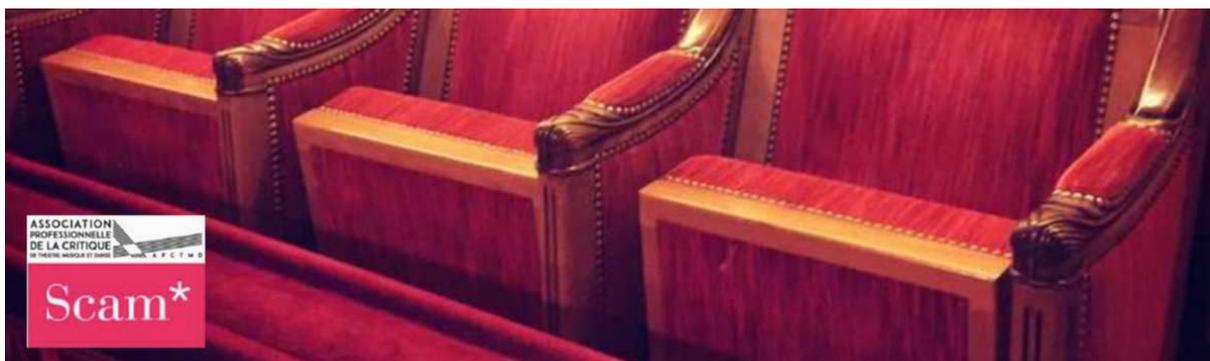
Ali, son père affairiste, sont tous corrompus, prêts à mentir, à tricher avec les sentiments, voire à immoler la figure du père au dieu-argent. Seul personnage à demi sauvé par l'auteur : Lumir, une polonaise idéaliste, fiancée de Louis. Elle n'est là que pour récupérer une grosse somme d'argent prêtée à ce dernier afin de la mettre au service de sa patrie et de son peuple réduit au pain dur. Bizarrement, seule référence de la pièce à cette subsistance de pauvres... Faut-il surinterpréter et imaginer qu'il s'agirait du corps eucharistique du Christ trop desséché pour alimenter la foi de Claudel en générosité et amour ?

Claudel accuse ses personnages de *nihilisme*. Avait-il lu Nietzsche ? Si oui, il aurait dû savoir que le christianisme au nom duquel il les juge est le *premier* nihilisme : négation des valeurs de vie au profit d'un monde imaginaire *post-mortem*. Tout penseur de la décadence ou de *l'effondrement de la France* est un nihiliste qui s'ignore, un être qui rejette, par peur, les mouvements profonds de la vie. La passion créatrice de Camille faisait-elle peur à Paul ? À ce sombre tableau s'ajoute dans la pièce une certaine ambiguïté envers les juifs. Après avoir salué l'arrivée de Pétain au pouvoir en 1940, l'écrivain catholique s'est scandalisé du sort fait aux juifs... en tant que représentants d'une religion « sœur aînée de l'Église » ! Mais en faisant de Sichel une juive amoralisée et de son père un juif qui rachète au poids la croix en bronze que Sygne de Coufontaine avait faite couler, Claudel ne reproduit-il pas les stigmates antisémites de son époque en les projetant sous la Restauration ? Pourquoi des personnages juifs dans un drame dont le sujet central est le déclin des valeurs chrétiennes remplacées par la valeur d'échange ? Allons plus loin : pourquoi monter *Le pain dur* aujourd'hui ? Précisément pour toutes ces raisons ! Dénoncer la corruption par l'argent est d'une actualité patente. Montrer que le point de vue de cette dénonciation n'est jamais neutre est d'un plus grand intérêt encore. Elle peut se produire sur une base idéologique plus dangereuse que l'argent lui-même qui n'est qu'un moyen et non une fin. En lui-même, il n'est ni moral ni immoral, seule la valeur des actes et des paroles compte.

La mise en scène, en décor et en costumes (il faut en parler ainsi) de Salomé Broussky est remarquable par sa précision, son inventivité et son audacieuse distanciation. Claudel comparait sa pièce à une partie de tarot, elle a forcé le trait et conçu les personnages comme des figures de jeu de cartes en les habillant, de manière panachée, aux trois couleurs primaires des têtes : jaune or, bleu roi et rouge vermillon. Du coup, c'est bien à une partie de poker menteur (plus que de tarot) que nous assistons. À part la jeune polonaise, personne n'en sort vraiment indemne et seul l'argent triomphe. Claudel en a fait, volontairement ou non, un personnage ou un fétiche... Louis-Philippe lui-même est présent en fond de scène dans une quadruple image trichromatique à la Warhol. Le jeu talentueux et serré des acteurs, Marilou Aussilloux (Lumir), Daniel Martin (Turelure et Ali), Sarah Jane Sauvegrain (Sichel) et Étienne Galharague (Louis) est travaillé dans le sens d'une accentuation distanciée de la langue claudélienne certes très littéraire mais aussi abrupte et parfois tissée de haine.

Au moment où la société française, trop ignorante de son passé, cède aisément à des manipulations visant à s'en servir à des fins sordides, il était urgent moralement et peut-être utile politiquement de remonter *Le pain dur*.

Jean-Pierre Haddad



Critique

Le pain dur

11 Février 2022

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

L'oseille. La maille. Le flouze. L'artiche. Le grisbi. Les pépettes. Les picaillons...

En un mot comme en cent, l'argent.

L'argent qui achète tout, qui corrompt les corps et les âmes, l'argent comme la valeur ultime d'être sans scrupules, sans morale et sans pitié.

« *Enrichissez-vous !* », qu'il disait, le père Guizot !

« Le pain dur », c'est un exergue emprunté à St Paul, tiré de l'une de ses épîtres, destiné à caractériser l'univers impitoyable et désespéré des païens.

Paul Claudel a repris ces trois mots pour nous le présenter, cet infâme univers-là. Ce sera le volet central de sa trilogie consacrée à la famille Coûfontaine.

Cette pièce, écrite à partir de 1913, alors que son auteur était Consul de France à Hambourg, jusqu'à la déclaration de guerre, cette pièce décrit un véritable apocalypse, au sens premier du terme : une révélation.

La révélation d'une société définitivement réduite à la déliquescence par l'argent-roi : désormais, ce sera le Veau d'or qui présidera à la destinée du genre humain. La destinée des nouveaux païens.

Ils sont au nombre de quatre ces païens-là, à l'apogée du règne de Louis-Philippe, tous réunis par l'appât du gain, en l'occurrence une somme de 20 000 francs.

Les Coûfontaine, famille nobiliaire.

Le père, Turelure, véritable ogre avide de pouvoir et de richesse, cruel affairiste.

Le fils Louis, qui pour exister s'est exilé en Algérie. Il est de retour pour tenter de trouver un moyen financier pour sauver son exploitation outre-méditerranéenne.

Sichel, manipulatrice amoureuse, « maîtresse du maître », tigresse qui n'attend que le bon moment pour s'échapper du joug par lequel elle est asservie.

Lumir, d'origine polonaise, qui entretient elle aussi des liens troubles avec l'argent, le patriotisme et les entreprises guerrières de libération de son pays.

La perversion du système ira jusqu'à engendrer un crime.

Claudé excelte alors dans sa capacité à nous dépeindre un monde on ne peut plus noir (il s'agit de sa pièce la plus sombre) : ce parricide (il faut appeler un chat un chat) ne choquera personne, et n'aura pratiquement aucune conséquence. Pire, cette mort arrangera tout le monde.

Claudé nous dresse un panorama impitoyable et sans espoir de notre condition humaine.

Salomé Broussky a donc eu la très bonne idée de dépoussiérer cette œuvre que je dois bien avouer je n'avais jamais lue, et à fortiori jamais assisté à sa représentation sur un plateau. (Les metteurs en scène devraient d'ailleurs se re-pencher un peu plus sur la dramaturgie de Claudé.)

Immédiatement, ce qui va sauter à nos yeux et oreilles, c'est l'admirable façon qu'a eue la metteure en scène de nous faire passer la noirceur de l'écriture.

Une écriture faite de formules cyniques, à l'emporte-pièce, un humour on ne peut plus sombre, autant d'éléments peu habituels chez cet auteur.

Toute cette désespérante obscurité est mise en parallèle avec un contraste épatant : les costumes de la petite troupe.

Melle Broussky a créé elle-même ces costumes clinquants, aux couleurs uniquement primaires et lumineuses.

Le contraste fonctionne à la perfection et paradoxalement accentue l'impression de noirceur de l'entreprise.

C'est un formidable parti-pris !

Et puis, bien entendu, les quatre comédiens participent également pleinement à la réussite de ce spectacle.

Daniel Martin, que l'on ne présente plus, campe de comte qu'on n'aimerait vraiment pas avoir comme ami. Ou alors, c'est que l'on est de la même trempe. Le comédien excelle à nous dépeindre ce type odieux, méchant, cupide et libidineux au possible.

La composition est épatante.

J'en connais des personnages de théâtre répugnants, mais Daniel Martin a mis la barre très haute...

J'ai eu le plaisir de retrouver Sarah Jane Sauvegrain dans le rôle de Sichel. ([Son rôle dans le spectacle "Passagères", de Daniel Besnehard mis en scène par Tatiana Spivakova forçait le respect !](#))

Elle incarne cette Sichel, et confère son personnage une vraie ambiguïté, une magnifique ambivalence.

Doit-on la plaindre, doit-on la détester ? Les deux ?

Une nouvelle très belle prestation scénique !

Marilou Aussiloux est Lumir, la « révolutionnaire » polonaise. Elle aussi réussit parfaitement à endosser la personnalité de ce personnage féminin.

La comédienne est déchirante, lorsqu'elle pousse nombre de cris de désespoir. Sous la direction de la metteure en scène, elle a su placer le curseur à son exact endroit.

Etienne Galharague incarne quant à lui Louis.

Comme ses trois camarades, il donne à son personnage des couleurs sombres, si vous me passez cet oxymore.

Totalement convaincant lui aussi, il nous permet de ressentir nombre de sentiments contradictoires à l'égard de son personnage.

On l'aura compris, ce spectacle témoigne de la plus aboutie des réussites, tant sur le fond que sur la forme.

Je vous conseille vivement cette plongée dans la noirceur humaine.

Télérama **Sortir**

Télérama Sortir – N° 3762 – Du 19 au 25 février 2022

Le Pain dur

De Paul Claudel, mise en scène de Salomé Broussky. Durée: 1h40. Jusqu'au 26 fév., 21h (du mer. au sam.), Théâtre des Déchargeurs, 3, rue des Déchargeurs, 1^{er}, 01 42 36 00 50. (10-24 €).

■ Sur la toute petite scène, la metteuse en scène Salomé Broussky a convoqué le monde des Coûfontaine, trilogie de la lutte des classes sur fond de grande histoire et d'aspiration à l'émancipation, inventée par Claudel avant et pendant la guerre de 14-18. Dans le deuxième épisode (*Le Pain dur*, ici adapté), la monarchie de Juillet est triomphante. Turelure, l'ex-sans-culotte devenu préfet et affairiste, tyrannise Sichel, sa maîtresse juive, quand son fils, Louis, ex-officier ayant participé à la conquête de l'Algérie, lui revient dans les pattes. Loin de tout lyrisme – mis à part la partition de Lumîr, jeune maîtresse polonaise de Louis sacrifiant tout à la cause de son pays –, la langue claudélienne se révèle ici d'une ironie tranchante. Et le drame, très tendu, va bon train vers son issue cruelle: le compromis le plus cynique. Bravo aux jeunes interprètes (Marilou Aussilloux, Étienne Galharague et Sarah-Jane Sauvegrain), qui ont si bien dessiné leurs personnages, guidés par un Daniel Martin délicieusement roué dans le rôle du vieux Turelure. – **E.B.**

Toute La Culture.

Le redoutable « Pain dur » de Paul Claudel par Salomé Broussky aux Déchargeurs

13 février 2022 | PAR [David Rofé-Sarfati](#)

Celle qui montait en 2017 déjà aux déchargeurs, [La Révolte de Villiers de L'isle-Adam](#), nous revient avec une pièce étonnement complexe et rude : Le pain dur de Paul Claudel. Encore une fois le moment est puissant.

Il en est du théâtre de la cruauté selon Antonin Arthaud comme du théâtre populaire ; il est souvent évoqué, rarement vu. L'acteur qui brûle les planches, la dimension sacrée et métaphysique, le primat du metteur en scène sur l'auteur de sorte que le texte atteigne son public *quelqu'il soit* : voilà ce que nous propose Salomé Broussky avec une scénographie et une direction d'acteurs subtilement décalées. Et un engagement total des comédiens.

Un polar métaphysique

Claudéel a composé *Le Pain dur* de 1913 à 1915, alors qu'il était consul de France à Hamburg, puis, après la déclaration de guerre, installé à Bordeaux avec le Ministère. La pièce a été publiée en 1918 aux éditions de la NRF. *Le Pain dur* est la suite de *L'Otage*, vingt ans après, sous le règne de Louis-Philippe. Le pain dur est selon Salomé Broussky un polar métaphysique, le récit d'un crime parfait, un parricide comme un sacrifice humain fait au dieu Argent, le tout devant un crucifix jeté à terre, déjà déchu. Talentueuse elle ajoute une beauté de scénographie qui fait spectacle et finit à envouter le public.

L'histoire est celle de nantis. Comblé d'honneurs, le vieux Turelure vit avec Sichel, une Juive qu'il tyrannise. Son fils Louis, officier lors de la conquête de l'Algérie devenu colon, a contracté des dettes, à la fois financières et affectives, envers une jeune polonaise, Lumîr qui tient à récupérer son argent pour contribuer à la libération de sa patrie asservie par les puissances étrangères. L'histoire s'ordonne autour d'un magot que Turelure détient sur lui et que Louis autant que Lumîr et Sichel convoitent.

Une gigantesque et contributive métaphore de notre époque

L'intrigue est située à la fin de l'Empire français. Cependant, l'esprit et la critique en sont ceux

de l'époque de Claudel. On retrouve l'avènement d'un capitalisme pur et dur, d'un colonialisme cruel. On retrouve aussi, écho à notre époque, la montée des nationalismes et un antisémitisme, ni chrétien (Dans les années vingt, Claudel est philosémite et sioniste *Probablement parce que je suis profondément religieux*) ni d'extrême droite mais de tradition de gauche. Elle est terrible et édifiante la création de ce personnage de père Juif d'Épinal, marchand du temple, colonialiste et capitaliste. On se souvient que lors de son voyage en Algérie, Jaurès décrit les juifs qui, *par l'usure, l'infatigable activité commerciale et l'abus de l'influence politique, accaparent peu à peu la fortune, le commerce, les emplois publics.*

La pièce devient une gigantesque et contributive métaphore de notre époque. Où chaque personnage contient en lui l'abomination du monde. Hors la jeune Polonaise qui saura protéger la chrétienté et son pays. Chaque comédien est captivant. Marilou Aussiloux, Daniel Martin, Sarah Jane Sauvregain et Etienne Galharague sont formidables de puissance dramatique. Ils nous emmènent très loin. Aidés par une mise en scène rigoureuse et par des costumes à l'esthétique de cartes à jouer, chacun envoûte et impressionne. Nous suivons en apnée cette intrigue noire qui agit sur nous comme un purgatoire merveilleux mais rédempteur. Les applaudissements nourris célèbrent les comédiens, et éloignent les monstres de Claudel.

Redoutable !



Théâtre

Le Pain dur. La senteur âcre de l'argent.

12 Février 2022

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Le deuxième volet de la trilogie que Claudel consacre aux Coûfontaine n'a rien perdu de son âpreté. Un univers où tous les personnages, quelles que soient leurs aspirations, sont colorés d'un noir intense.

Paul Claudel achève *le Pain dur* durant les années de guerre, en 1915. Cette fable noire plonge dans une histoire familiale où la soif du pouvoir, l'ambition et le calcul forment le soubassement d'un groupe qui a banni toute spiritualité de son parcours. Dans *l'Otage*, Turelure, ancien serviteur de la famille devenu préfet de l'Empire, avait exercé un chantage inique, sur Sygne de Coûfontaine pour l'épouser. Elle lui avait donné, avant de mourir tragiquement, un fils. On retrouve Turelure dans *le Pain dur*.



© Christophe Raynaud de Lage

Une fable sarcastique sur l'argent-roi et la perte des idéaux

Opportuniste, arriviste, sans foi ni loi, Turelure exerce sans état d'âme des pressions sur tout son entourage. Sur sa maîtresse, une juive dont le père fait des « affaires » avec lui. Sur son propre fils, Louis, devenu officier lors de la conquête d'Algérie, qui s'est installé dans le pays et a besoin d'un argent qui lui est dû par son père mais que celui-ci refuse de lui rendre. Louis est lui-même le débiteur de Lumîr, une jeune femme qui a besoin de la somme prêtée pour aider à la libération, peut-être illusoire, de la Pologne. Ainsi le capitalisme sauvage, les corruptions du pouvoir, le colonialisme tranquille, les affres de la judéité et les aspirations nationalistes se rejoignent dans cette fable amère et révoltée à l'écriture emportée.



© Christophe Raynaud de Lage

Des personnages prêts à tout pour parvenir à leurs fins

Construit comme un thriller, *le Pain dur* met en scène un crime parfait, auquel conspire l'entourage de Turelure, sa maîtresse par vengeance, son fils par besoin et le personnage de Lumîr qui entretient avec Louis des relations ambiguës pour des raisons financières. Car chacun poursuit son objectif et peu importent les moyens. Plein de morgue, Turelure les défie, sûr de l'empire qu'il exerce sur eux. Le vieux bougre a encore des désirs et Lumîr n'hésite pas à jouer de cette corde pour parvenir à ses fins, jetant aux orties toute sentimentalité qui pourrait la lier à Louis pour atteindre ses objectifs

politiques. Quant à Sichel, la maîtresse, tous les moyens lui sont bons pour échapper à l'image du juif, appétit du lucre inclus, qui lui colle à la peau...



© Christophe Raynaud de Lage

Un monde sans Dieu

Au fond de la scène gît un crucifix de grande taille, renversé. Car pour tous ces personnages, Dieu est mort. Turelure propose la vente du crucifix pour un peu de monnaie. Si Lumîr est peut-être la plus proche d'une forme d'authenticité, la « pureté » du combat qu'elle mène pour la libération de son peuple passe cependant par toutes les compromissions et par l'utilisation de toutes les armes. Louis, devenu maître des lieux après le décès de son père, marche sur les traces de celui-ci. Quant à Sichel, elle est prête à renoncer aux croyances de ses pères et à se convertir si son mariage pouvait faire d'elle une personne « normale », débarrassée de son étiquette de « juive ».

Le Christ renversé est le symbole d'une société qui a perdu toute spiritualité et ne peut aller qu'à sa perte. L'apocalypse, qui est révélation, trouve là sa place. Dans un monde où le culte de Mammon est devenu la valeur suprême, les victoires sont des pertes et les gains des défaites sans espoir de salut.



Théâtre

"Le Pain dur" Dans les éblouissantes ténèbres des passions violentes

Une tension perceptible dès les premières secondes envahit la scène. Une jeune femme enfoncée dans une redingote rouge feu, dont le col remonte jusqu'à son menton, braque une arme sur une autre jeune femme en train d'allumer les bougies d'un grand chandelier. Feu, contre-feu. Mais cette tension n'est pas vraiment causée par cette arme, cette menace, ce danger. Cette intensité naît ailleurs.



© Christophe Raynaud de Lage.

Elle surgit du corps des deux comédiennes. Elle grossit tout au long de l'affrontement. Elle change de forme au fur et à mesure des dialogues. Elle se creuse, s'aplatit comme une vague reflue avant de se gonfler et menace de déferler à nouveau, emportant tout, par la violence, le désir, la menace. Ainsi, les deux comédiennes parviennent à donner chair aux mots de Claudel.

Dans cette pièce, l'auteur extrait du monde qu'il observe cinq personnages qu'il semble vouloir disséquer, analyser au plus profond non pas de leur être, mais de leurs manques, de leurs

défaites, leurs déresses. Homme de foi torturé, Claudel crée des êtres emprisonnés dans l'existence, car ils ne croient plus ou n'ont jamais cru dans autre chose que la réalité de la vie terrestre. Ils n'ont pas la foi. Ils n'ont que la survie dans l'existence. Le bien et le mal ne se situent pas pour eux au niveau moral, il est concret. Il faut trouver sa place dans ce monde, survivre, et pour cela inventer un nouveau "Dieu" capable de tout : l'argent. Les rapports entre tous les personnages de la pièce comportent une dette, un gage, une échéance.



© Christophe Raynaud de Lage.

C'est pourtant une famille. Un père, ancien révolutionnaire devenu bourgeois, un fils, ancien militaire devenu colon dans une Algérie annexée, une future belle-fille, ancienne infirmière de guerre devenue révoltée pour son pays d'origine, la Pologne, et une possible belle-mère, ancienne pianiste juive devenue la maîtresse de la maison et du père ; et puis le père de cette dernière, vieux juif stéréotypé qui n'apparaît qu'à la fin pour sceller un dernier pacte sous l'auspice du dieu argent par un mariage de raison.

Chaque personnage n'est pourtant pas qu'un être de calcul, bien au contraire. Chacun d'eux est porteur d'un rêve, plus important que tout, plus important que la vie. Ce sont ces rêves qui nous les rendent sensibles. Chacun à leur manière est empêché par un des autres. Chacun à sa manière est aussi porté par un des autres. Hormis ces dettes d'argent qui fondent la trame de la pièce, ce sont ces rêves mis en danger par la situation actuelle qui vont provoquer le drame ou le miracle.

L'amour n'existe pas. Sinon dans un souvenir. Mais les désirs, tous les désirs, ceux-là sont tout-puissants. Les deux jeunes femmes sont objets de ces désirs de possession, de destruction ou de pureté. Mais elles sont aussi, sous la plume de Claudel, de grandes tireuses des ficelles qui les relient aux hommes. Quelque chose d'un peu chrétien dans les mauvais sens du terme qui les fait porteuses du sacrifice, du sacerdoce, mais pas seulement. Ces deux personnages sont aussi, l'une porteuse d'un idéal politique, retourner forger la révolte en Pologne, l'autre d'une volonté de trouver sa place dans une société fermée aux Juifs.



© Christophe Raynaud de Lage.

"N'est-ce pas qu'il est bon d'être sans aucune perspective ?

Ah, si la vie était longue,

cela vaudrait la peine d'être heureux. Mais elle est courte et il y a moyen de la rendre plus courte encore." Extrait Acte III scène 2.

Dans sa mise en scène, Salomé Broussky n'a négligé aucun détail, aucun mot de ce texte puissant ni aucune intention contenue en sous-texte. Elle a réussi à donner une simplicité, presque une familiarité à cette riche écriture, poétique, une simplicité qui évite complètement le danger de la déclamation. Dans un décor suffisamment simple, fait d'éléments nécessaires à l'imaginaire, elle a privilégié le jeu de ses comédiennes et de ses comédiens dans une tension émotionnelle bien maîtrisée par la distance du cynisme que Claudel instille sans cesse. Quasiment chaque scène de cette pièce est une confrontation entre deux personnages. Brûlante. Des scènes qui mêlent les corps dans des prises passionnelles extrêmement puissantes.

Je suis obligé de remercier en particulier Marilou Aussilloux pour son interprétation qui jongle avec la dureté, la passion, la jeunesse et laisse le sensible se dégager de son personnage comme l'appel d'air d'un noyé qui revient à la surface, avec une émotion toujours très tendue, bien contenue et Sarah Jane Sauvegrain, d'une incroyable fluidité, comme ces flammes qu'elle allume au début du spectacle, distante, elle aussi, mais tellement présente et vraie que l'on ne sait ce qu'elle va être la seconde d'après.

BRUNO FOUGNIES 15fevrier 22

Critiques / Théâtre

Le Pain dur de Paul Claudel

par [Véronique Hotte](#)

Quand l'appât du gain mobilise chacun



Second volet d'une trilogie avec *L'Otage* et *Le Père humilié*, *Le Pain dur* est une oeuvre à part dans le théâtre de Claudel. Les motifs de son oeuvre y sont repris, mais avec ironie et dérision.

L'Histoire est présente dans le théâtre claudélien, de *Christophe Colomb* au *Soulier de satin* ; dans *Le Pain dur* (1913-1914), elle l'est, via la dérision du discours démagogique de Turelure qui dépeint une France prospère marchant « de pair avec le progrès des lumières et d'une sage liberté ». Le portrait de Louis-Philippe est accroché sur mur du lointain, et une croix est renversée sur le sol.

Quand se passe l'action (1844), le pays est dirigé par le ministère Guizot que Lamartine nomme : gouvernement des conservateurs-bornés. Un conservatisme repérable dans le nom de Turelure évoquant une rengaine, ritournelle de chanson, vaine répétition. (Daniel Compère, Europe n°635)

Dans la mise en scène précise, ludique et facétieuse du *Pain dur* par Salomé Broussky, Daniel Martin incarne avec brio cet indigne Turelure, à la fois retors et patelin, plein de sarcasmes et d'éclats farcesques, dont les propos menaçants interpellent étrangement : « Un peuple ne vit pas que de pain ! C'est de la mitraille et du plomb et de grands coups de pied dans les côtes ! »

Turelure est une marionnette, la caricature arriviste d'une classe sociale ralliée aux régimes successifs de la France entre 1789 et 1830, servant l'argent plus que l'Etat. Turelure se soucie peu de politique, spéculant sur l'essor industriel, l'apport de la nouvelle ligne de chemin de fer.

L'argent règle tous les rapports des personnages : la jeune nationaliste polonaise Lumir en a prêté à Louis ; Sichel est devenue la maîtresse de Turelure par intérêt ; Turelure place son argent dans l'industrie, vend des terres à Ali Habenichts, père de Sichel et homme d'affaires international ; Louis réclame de l'argent à son père qui l'a dépossédé ; Louis épouse Sichel qui lui rend l'argent paternel ; à peine redevient-il le propriétaire de Dormant que Louis le vend à Ali à un prix exagéré.

Les personnages, tel Turelure, n'ont de patrie, Louis abandonne la France pour l'Algérie ; Sichel renie sa judéité ; quant à la Pologne rêvée de Lumir, elle n'existe pas. Tout est théâtre et spectacle, apparences et jeux formels d'intérêt derrière l'avidité des représentants de la Propriété française.

Dans un lieu clos, une atmosphère tendue et pesante, Sichel provoque la confrontation du père fanfaron et du fils grave, Louis, que Turelure craint, tout en profitant de la présence de Lumir. Sarah Jane Sauvegrain qui interprète Sichel est une malicieuse manipulatrice de marionnettes ; le regard brillant et le sourire en coin, elle avoue à Louis qu'elle a tout « machiné pour le prendre ».

L'amour est impossible : la scène d'amour claudélienne entre Lumir et Turelure est re-visitée entre bouffonnerie et ridicule. La jeune fille interprétée par Marilou Aussilloux porte son rôle avec un rare engagement, un don de soi, une passion émue - sourires et larmes mêlées - qui en imposent au public. Elle passe du registre ludique avec Turelure à l'amour tragique pour Louis.

Et si la scène de séparation entre Lumir et Louis ressemble à celle entre Ysé et Mesa dans le *Partage de midi*, elle ne sera pas emblématique car ils ne s'aiment plus ou bien font comme si.

Après le parricide, Louis aurait aimé que Lumir la suive en Algérie pour mettre en valeur le domaine de Mitidja : « Viens avec moi. Rentre avec moi dans la vie et la réalité. » Lumir veut que Louis l'accompagne en Pologne pour l'aider dans sa tâche à elle ; et en même temps, pour vivre l'amour dans son absolu : « Deux âmes humaines dans le néant qui sont capables de se donner l'une à l'autre, En une seule seconde pareille à la détonation de tout le temps qui s'abolit. »

(Paul Claudel Poète du XX^e siècle, Anne Ubersfeld, Actes Sud-Papiers)

Voie secret, désir de mort et souvenir d'un premier amour, l'amante de la Pologne se sacrifie. La scène achevée, Louis ne part pas, il récupère l'héritage et épouse la maîtresse de son père. Etienne Galharague, à la fois tenue posée de confident à l'écoute et voix déterminée qui frappe haut et fort sa volonté, est le juste écho qui puisse affronter à la fois son père, Lumir et Sichel.

Chacun se déguise ; Lumir est en habits d'homme, tandis que Sichel et Habenichts portent de faux noms dont les a affublés Turelure, qui, lui-même, a pris le nom de sa femme Coûfontaine.

Mensonges et faux-semblants font les relations des êtres. Lumir, qui pousse Louis au parricide, confortée par Sichel qui l'a fait venir, a menti : les deux pistolets étaient tous les deux chargés, Louis peut tout autant affirmer qu'il a tué son père ou le démentir, même s'il est mort d'émotion.

La tragédie se fait comédie - la peur de Turelure, à l'annonce de l'arrivée de son fils, et la scène loufoque et grotesque du parricide, avec ses jeux de mots, ses dérives, déplacements et coups.

Dérision, caricature, tromperie et autoparodie, Claudel évalue son oeuvre, via une fable ludique :

« Une partie s'y poursuit par le moyen d'atouts aussi violemment coloriés que ceux du jeu de tarots ; le capitalisme, issu de la Révolution, qui est Toussaint Turelure ; le colonialisme qui, est son fils ; le nationalisme, qui est Lumir ; le féminisme, qui est Sichel ; le matérialisme économique, qui est Ali Habenichts, et enfin l'image d'un Dieu sacrifié qu'on descend du mur pour y mettre l'image d'un souverain temporel. » (Le Monde du 12 mars 1949) Résonance des mêmes valeurs ici et là.

La mise en scène de Salomé Broussky saisit avec tact cette fable coloriée, tel un bonbon acidulé doux-amer que le public goûte, assistant à un jeu de cartes aux quatre figures ludiques joliment harmonieuses dans leur costume d'apparat - rouge vif et bleu Roy d'uniforme militaire. Les acteurs sont admirablement dirigés, reprenant le flambeau de la déclamation incantatoire claudélienne.

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Billet de blog 21 févr. 2022

« Le pain dur » a la vie dure

On monte trop peu les belles pièces de Paul Claudel. « Le pain dur » n'est peut-être pas la meilleure mais elle est à l'affiche d'un petit théâtre parisien. Profitons-en.

jean-pierre thibaudat journaliste, écrivain, conseiller artistique



Scène du "Pain dur" © Christophe Renaud de Lage

Tiens, on monte *Le pain dur* de Paul Claudel. Cela faisait longtemps. La vie des œuvres après la mort de leur auteur est aléatoire. Claudel ne fait pas exception. Tout se passe comme si le triomphe légitime du *Soulier de Satin* par Antoine Vitez au Festival d'Avignon 1987 avait constitué un sommet indépassable.

Un an auparavant, Antoine Vitez avait mis en scène *L'échange*, et, avant encore, en 1975, à la Comédie-Française *Le partage de Midi*, pièce qu'Eric Vignier devait hautement mettre en scène en 2018 (lire [ici](#)), une pièce sublime à quatre personnages. Quelle actrice n'a pas rêvé de jouer

un jour Ysé (calquée sur le grand amour, hors mariage, du très catholique Claudel)? Un été à Avignon, Valérie Dréville s'en empara lors d'une mise en scène collective entre acteurs. Je me souviens aussi d'une magnifique version de *Tête d'or* (pièce fougueuse du jeune Claudel) en 2015 dans une usine désaffectée strasbourgeoise par Mathilde Delahaye (lire [ici](#)) ; cette même pièce avait été mise en scène par Eloi Recoing au théâtre de l'Odéon en 1988. Et le grand Alain Cuny, qui était de la création de *Tête d'or* par Jean-Louis Barrault, filmera *L'annonce faire à Marie*, autre belle pièce, un film sorti en 1991.

Mais *Le pain dur* ? Claudel écrit la pièce entre 1913 et 1915 . Consul de France à Hambourg, il reviendra en France, à Bordeaux, après la déclaration de la guerre, où il achèvera sa pièce. Des années où il perd son père, où sa sœur Camille est enfermée à Ville-Evrard, Dans son *Journal*, Claudel parle des « *folles de Ville-Evrard* ». Pendant qu'il écrit *Le pain dur*, sa pièce *L'annonce faire à Marie*, jouée par la troupe du Théâtre de l'œuvre, triomphe à Francfort, à Strasbourg, à Paris. Sa pièce *Le pain dur* ne connaîtra pas le même sort : elle ne sera créée en France au Théâtre de l'Atelier dans une mise en scène d'André Barsac qu'en 1949. En 1995, Marcel Maréchal monte dans son entièreté La trilogie des Coûfontaines soit *L'otage*, *Le pain dur* et *Le père humilié*, trois pièces qui se suivent, une saga.. Jean-Marie Serreau avait mis met en scène les deux premiers volets à la fin des années 60 , si Bernard Sobel fera de même au début des années 90, aucun metteur en scène ne semble avoir repris le flambeau de monter d'un coup la trilogie des Coûfontaines.

Aujourd'hui ? L'évolution est à la raréfaction scénique des classiques du XXe siècle. On monte peu Claudel. Il faut donc se réjouir de voir une compagnie affronter *Le pain dur*, une pièce où l'argent est roi, où tout lui est assujéti, y compris le désir. Il s 'agit de régler des dettes et de sauver son honneur. Un fils affronte son père jusqu'à la mort avant d'épouser la servante et maîtresse du dit père. « *Le spectacle d'un monde abandonné de Dieu et livré aux hommes qui s'entre dévorent* » écrivent Didier Alexandre et Michel Autrand, les éditeurs du Théâtre de Claudel dans la Pléiade.

Salomé Broussky qui met en scène, signe les costumes et la scénographie voit dans *Le pain dur* « *un polar métaphysique* ». Formule vendeuse mais un peu creuse. Sur la petite scène des Déchargeurs, les personnages sont trop à l'étroit pour bien se déployer et s'entre dévorer Cela transforme la pièce en un étouffant huis clos entre Turelure (Daniel Martin), sa servante et maîtresse Sichel (Sarah Jane Sauvegrain), la jeune Lumir venue réclamer l'argent qu'on lui doit (Marilou Aussiloux) pour l'investir dans le sauvetage de son pays la Pologne et Louis le fils (Etienne Galharague) revenu de son exploitation en Algérie qui laisse file rLumir Le fils tirera au pistolet sur son père, le ratera, mais le père, sous le choc, meurt d'une crise cardiaque. Survindra alors Ali, le père de Sichel (joué également par Daniel Martin, comme l'envers d'une même médaille) qui bénira l'union de sa fille avec Louis qui ne l'aime pas mais...Les acteurs se régalent à jouer ces personnages terribles.

Les Déchargeurs du mercredi au samedi, 21h, jusqu'au 26 février.

Chantiers de culture

19/02/2022 ·

De Claudel à Thomas Bernhard...

Jusqu'au 26/02 aux Déchargeurs (75), Salomé Broussky propose *Le pain dur* de Paul Claudel. Une pièce de jeunesse, sans concession sur les méfaits de l'argent. Sans oublier *Le jour se rêve*, le ballet de Jean-Claude Gallotta et *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard.



Déterminée, exaltée, la jeune et belle Lumir n'en démord pas : pour la cause, la libération de la Pologne, quoiqu'il en coûte il lui faut récupérer l'argent ! Harcelant sans répit Turelure, ce parvenu méprisant et convaincu que tout s'achète et se vend, pour qu'il lui rende cette somme de 20 000 francs... **Tout est pourri au royaume de Coufontaine : l'affection entre père et fils, l'amour entre amants, la tendresse entre fille et père.** La morale, la foi, les hautes valeurs de justice et liberté pour lesquelles on prétend se battre ? Rien ne résiste à l'appât du gain, à l'attrait de l'argent, il est nouveau dieu qui terrasse toute religion ou louable utopie. « La force du [Pain dur](#) ? C'est un thriller métaphysique où le langage est à fois poétique et abrupt (...) J'ai été saisie par la portée universelle du propos, par les manipulations imbriquées les unes dans les autres, par la noirceur des personnages », témoigne Salomé Broussky, la metteuse en scène. « **Tous sont à la fois antipathiques et très humains. Chacun veut triompher, sans considération pour autrui** ». Un décor minimaliste, des

costumes rougeoyants d'avidité, un quatuor de comédiens à l'éloquent phrasé pour un Claudel déroutant.

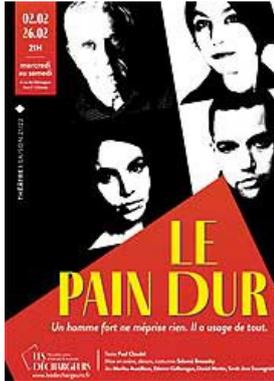


froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

LE PAIN DUR

Théâtre Les Déchargeurs (Paris) février 2022



Comédie dramatique de Paul Claudel, mise en scène de Salomé Broussky, avec Marilou Aussilloux, Etienne Galharague, Daniel Martin et Sarah Jane Sauvegrain.

Au 19ème siècle, sous le règne de Louis-Philippe. Une jeune femme, la comtesse Lumîr, va voir son beau-père, le baron Turelure pour lui réclamer l'argent que celui-ci doit au couple, argent avec lequel son mari doit lancer une affaire en Algérie. Elle même est acquise à la cause de l'indépendance de la Pologne.

Comme dans un jeu de tarot, les personnages de la pièce "**Le Pain dur**" se jaugent, s'opposent et tentent de négocier. Il est autant question de persuasion que de manipulation dans ces joutes verbales où les sentiments sont exacerbés, où chacun va au bout de sa logique en repoussant ses propres limites.

A l'écriture ciselée de **Paul Claudel** (qui met en avant sa foi chrétienne, proposant une vision ambiguë des Juifs) s'ajoute une mise en scène impeccable de **Salomé Broussky** qui dirige au cordeau le quatuor pour ce sombre drame d'où ressort la perfidie des personnages.

La finesse de la psychologie de chacun des protagonistes est particulièrement bien servie par les comédiens (**Marilou Aussiloux, Sarah Jane Sauvegrain, Etienne Galharague** et **Daniel Martin**) tous épatants dans ce thriller rythmé où tous les coups sont permis.

Le sans-faute de cette exceptionnelle distribution et de cette remarquable mise en scène font de ce spectacle un joyau d'une rare perfection.

Nicolas Arnstam

www.froggydelight.com



**LA CHRONIQUE
THÉÂTRE DE
JEAN-PIERRE
LÉONARDINI**



**Du pain dur et
des pommes de terre**

● **Salomé Broussky signe la mise en scène de la pièce de Paul Claudel le Pain dur (1).** L'œuvre, de 1914, se situe, dans la Trilogie des Coufontaines, entre l'Otage et le Père humilié. On est sous Louis-Philippe. Guizot dit : « Enrichissez-vous ! » Turelure ne l'a pas attendu. Ex-révolutionnaire, pair de France, affairiste cynique, politicard féroce (« Un peuple ne vit pas que de pain ! C'est de la mitraille et du plomb, et de grands coups de pied dans les côtes ! »), il a quelque chose d'Ubu. Daniel Martin en donne une version en relief fracassante d'excès judiciaires dans la ruse et la sentimentalité du vieillard désirant. Autour de ce pilier d'homme massif, lourd de l'Histoire traversée sans scrupule, gravitent Sichel (Sarah-Jane Sauvegrain), servante et maîtresse de Turelure, fille en rupture de ban de l'affairiste juif Ali Habenichts (Daniel Martin endosse ce rôle à la fin), la comtesse Lumir, patriote polonaise en habit d'homme (Marilou Aussilloux), puis Louis (Etienne Galharague), presque fiancé à Lumir, capitaine jeté dans la conquête de l'Algérie, fils du vieux méchant qu'il fera crever d'un coup de sang...
Ce formidable combat de cerveaux, avec alliances alternatives, a pour enjeu la somme de 20 000 francs.

Claudel revit là, dans la géniale véhémence de cette farce noire. Chaque réplique y a le tranchant du couteau.

Salomé Broussky l'impose avec force sur une petite scène où suffisent un fauteuil à bascule, un portrait de Louis-Philippe, une grande croix, tête en bas, vendue pour une bouchée de pain. L'argent a définitivement supplanté Dieu. Claudel revit là, dans la géniale véhémence de cette farce noire. Chaque réplique y a le tranchant du couteau.



→ VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES

Publié le : 18/02/2022 - 15:05

Audio 48:30

Au menu de ce Café Gourmand :

- **Marjorie Bertin** est allée à la rencontre du rappeur Fianso qui joue sur la scène du théâtre du Châtelet « Gatsby Le Magnifique ».
- **Fanny Bleichner** est allée voir la pièce « Le pain dur » de Paul Claudel par Salomé Broussky au théâtre des Déchargeurs.
- **Carmen Lunsmann** s'est intéressée à l'album et au spectacle « No(s) dames » du Quatuor Zaïde et du contre ténor Théophile Alexandre.

Et voici le lien : <https://rfi.my/8BLo.f>



<https://we.tl/t-25EkyR6WAF> 18fev 22